

EDITO

Les festivals sont faits d'imprévus et de surprises. Celle que nous réserve cette deuxième semaine de musique est de taille. Le concert du 21 originellement

consacré aux archets russes s'est heurté à des complications administratives interdisant à la camerata de Russie de rejoindre le Festival. Qu'à cela ne tienne et à vos agenda, le festival invite en lieu et place de cet ensemble slave l'un des plus grands solistes français, le violoniste Pierre Amoyal.

Informez-vous, réagissez, retrouvez les photos des concerts jour après jour sur www.nancyphonies.net

RENCONTRE... : PIERRE AMOYAL

Invité surprise des Nancyphonies, Pierre Amoyal est l'âme du violon français. Virtuose précoce et génial, il touche à la maturité et se présente, au fait de son art comme un passeur entre les interprètes majeurs du 20^{ème} siècle et la jeune génération de virtuoses... Nous l'avons rencontré pour vous.

C'est une chance extraordinaire que vous ayez pu vous libérer, en pleine saison des festivals pour venir à Nancy...

Je suis ravi de pouvoir faire ce détour et me joindre à vous. C'est effectivement une chance incroyable que je sois libre pour ce concert. Je reviens de Sibérie et de Roumanie et je participe en ce moment au Festival Correspondances près de Saumur. Tout de suite après Nancy j'embarque pour Palma de Majorque où je joue le double concerto de Brahms, oeuvre que je redonnerai à Prades. Ensuite je vais à Lausanne, à Nice, à Slazbourg... enfin c'est un programme chargé jusqu'en septembre.

A Nancy vous jouerez les concert de Bach (concerto en mi majeur et concerto pour deux violons). C'est vous qui avez proposé ce répertoire, qu'est-ce qui a motivé votre choix ?

J'adore cette musique. Je joue régulièrement ces oeuvres avec la Camerata de jeunes musiciens que j'ai créée à Lausanne il y a 5 ans. Nous allons d'ailleurs les enregistrer cet automne.

C'est une musique que j'ai donc beaucoup travaillée, beaucoup explorée. De plus, j'aime jouer le double concerto car c'est un des meilleurs moyens de rencontrer au plus près un orchestre, comme l'ensemble Albéric Magnard que je ne connais pas encore. J'interpréterai ainsi ce concerto avec le premier violon, qui est un peu l'âme d'un orchestre à cordes. J'aime ces moments de partage, de travail en commun. Ils sont enrichissants musicalement et humainement, et obligent à faire plus attention à l'autre que lorsque l'on vient simplement comme soliste, devant l'orchestre.

Vous êtes vous-même directeur musical d'un orchestre. Qu'est ce qui a motivé cette inflexion de votre carrière ?

En réalité je n'avais pas l'ambition de devenir chef ; le violon est toujours ma priorité. Comme souvent dans la vie, cette aventure a débuté un peu par hasard. Dans le cadre d'un échange entre différents conservatoires en Suisse, j'ai mis en place un octuor à cordes. Nous avons joué l'octuor de Mendelssohn et ce fut un très beau moment. J'ai découvert un plaisir nouveau à jouer avec des jeunes que j'avais formés depuis 3

ans et que je connaissais donc parfaitement. Après cette expérience j'ai décidé de créer un groupe un peu plus fourni de jeunes interprètes en fin de formation. Nous avons tout de suite fait des concerts ; au début je pensais que cette expérience resterait locale mais la notoriété de l'ensemble a très vite grandi. Nous avons joué en Chine, à Singapour, Paris, Milan... et partout nous avons rencontré le succès. Finalement je me suis laissé prendre au jeu. D'autres orchestres font maintenant appel à moi comme chef invité.... C'est ainsi que je suis devenu directeur d'orchestre par accident

La création de cette camerata de jeunes interprètes et plus généralement votre engagement dans l'enseignement ont-ils un rapport avec votre incroyable précocité ?

Oui et non. En réalité ce qui fut déterminant pour moi, ce fut la rencontre avec Jascha Heifetz. J'ai eu la chance d'être un des rares élèves de cet immense violoniste, le plus grand virtuose de cet instrument avec Paganini. J'ai passé 6 ans auprès de cet homme extraordinaire. Il a tout donné, avec générosité et intelligence, au jeune homme de 17 ans que j'étais.

Après cet apprentissage, l'opportunité m'a été offerte d'entamer une très grande carrière. J'aurai pu m'en "contenter". Vivre simplement les moments exceptionnels qui m'étaient proposés comme jouer avec Karajan et l'orchestre de Berlin, créer le concerto de Dutilleux sous la direction de Lorin Maazel, faire le tour du monde... Mais je me suis dit que j'avais reçu de Jascha Heifetz quelque chose d'exceptionnel et qu'il me fallait le transmettre, pour ne pas l'oublier, pour le faire vivre.

Le métier de musicien est un métier très solitaire vous savez ; il faut profiter de toutes les occasions, de tous les concours de circonstances qui favorisent les échanges et le partage de la musique.

C'est ainsi que j'ai été nommé professeur au conservatoire national de musique de Paris à 27 ans.

Vous parlez d'occasions, d'instants propices ; mais j'imagine que le violon est plus une évidence qu'une circonstance ?

Certainement. J'ai découvert le violon alors que j'avais 7, 8 ans en écoutant justement un disque de Jascha Heifetz.

J'ai été subjugué. J'avais découvert ce que je voulais faire.

Lorsque je suis rentré au conservatoire national supérieur de musique de Paris à l'âge de 11 ans, Jascha Heifetz ne jouait déjà plus, c'était une légende vivante. David Oistrakh était alors le roi incontesté du violon, mais Jascha Heifetz était un mythe intouchable.

Je devais partir à Moscou me perfectionner avec Oistrakh. Mais au mois de juin de cette année là, le 2 pour être précis Ivry Gitlis m'a appelé et m'a demandé de venir au Georges V, sans vouloir me donner plus de détails. Lorsque je suis arrivé, j'ai vu mes camarades de classe de l'époque, Krivine, Dumay... dans le hall de l'hôtel. Ils étaient dans un état de fébrilité incroyable. Ils n'ont rien voulu me dire. Je suis monté jusqu'à la chambre qu'on m'avait indiquée et j'ai découvert Jascha Heifetz... J'ai joué comme un cochon, tellement j'étais nerveux. Après je ne voulais plus entendre parler ni du Georges V ni de Jascha Heifetz. Autant dire que j'ai été incroyablement surpris de recevoir quelques jours plus tard un télégramme me conviant à Los Angeles au mois d'octobre suivant.

Toute vos expériences font de vous une mémoire de la musique ?

J'ai eu la chance de rencontrer des musiciens géniaux, de profiter de ce perpétuel héritage qu'est la musique. J'ai par exemple appris la sonate de Debussy avec le père de Gérard Poulet qui me disait "Debussy a dit ceci, ou cela". Certains pouvaient même rapporter les paroles de Brahms. Moi-même je suis proche des créateurs, j'ai beaucoup travaillé avec Dutilleux. Et j'espère, par mon enseignement et par mon jeu, pouvoir transmettre cette mémoire et lui permettre d'être toujours vivante.

Repères :

1949 : naissance à Paris

1960 : entre au conservatoire national supérieur de Paris

1966 : part à Los Angeles étudier auprès de Jascha Heifetz, avec lequel il enregistre et donne des concerts

1972 : début de sa carrière internationale : il joue notamment avec Karajan, Lorin Maazel, Pierre Boulez, Simon Rattle...

1976 : nommé professeur au conservatoire national supérieur de musique de Paris.

1987 : se fait voler son Stradivarius Kochanski de 1717 en Italie, pendant une tournée

1991 : après 4 ans d'enquête et la publication d'un livre il retrouve son violon

CONCERT LE 21/07 À LUDRES

ESPACE CHAUDEAU

PIERRE AMOYAL, VIOLON

HÉLÈNE BOUCHEZ, DIRECTION

ORCHESTRE DE CHAMBRE ALBERIC MAGNARD



DERNIÈRE MINUTE : CHANGEMENT DE PROGRAMME

Le 21 juillet Espace Chaudreau à Ludres

Orchestre de chambre Albéric Magnard
Hélène Bouchez, direction
Pierre Amoyal, violon

NOUVEAU PROGRAMME

Lohngryn Prélude
Concerto pour violon en mi majeur
Divertimento n°3 en fa majeur, kv138
Siegfried Idylle
Concerto pour deux violons

Wagner
Bach
Mozart
Wagner
Bach



LÉGENDE & HISTOIRE

On surnomme Robert Schumann le romantique des romantiques et ce n'est pas sans raison. De romantisme, son histoire avec Clara Schumann n'en a pas manqué. Schumann rencontre Clara pour la première fois, alors qu'il est étudiant en droit à Leipzig. Il fait alors la connaissance de Friedrich Wieck, père de Clara et éminent professeur. Clara qui est alors âgée de neuf ans, est déjà une enfant prodige et adulée.



On raconte que c'est en entendant Clara jouer, que Schumann décida de se placer sous la direction de son père. Ce n'est que des années plus tard, que l'idylle entre Clara et Robert Schumann naîtra. C'est par l'intermédiaire de la musique que les deux amants se disent leur amour. Schumann compose alors le Carnaval dans lequel il met en scène sa bien aimée à travers le personnage de Chiarina. Mais leur idylle n'a rien pour plaire au père de Clara, qui va se faire le persécuteur de cet amour naissant. Il interdit toute correspondance et toute rencontre entre les deux amants, qui sont séparés à de nombreuses reprises. La distance ne fait que renforcer leurs sentiments respectifs. Pendant ces années de séparation et de souffrance, Schumann compose des œuvres majeures comme les Kreisleriana, la Sonate en fa dièse mineur et la fantaisie opus 17, au sujet de laquelle il écrit à Clara en 1839, "c'est un long cri d'amour vers toi".

Les deux amants continuent de communiquer par le biais d'amis et de messages musicaux dans les concerts de Clara. après un an et demi de séparation Clara revient à Leipzig où elle donne un concert au Gewwan-

haus le 13 août. Elle inscrit au programme quatre des études symphoniques preuve publique de son amour pour Robert Schumann.

La légende veut que ce soit pendant ce concert qu'elle prononce le "oui" passionnément attendu par Schumann. En 1839, Clara et Robert assignent Wieck, qui continu à s'opposer à leur mariage, devant le tribunal qui leur donnera raison le 1^{er} août 1840. C'est finalement le 12 Septembre que Clara Wieck devient Clara Schumann dans l'église du petit village de Schoënfeld.



CONCERT LE 17/07 AUX GRANDS SALONS DE L'HÔTEL DE VILLE

BRIGITTE FOSSEY
& YVES HENRY, PIANO

PIANO

TROIS GÉNÉRATIONS DE PIANISTES

Trois interprètes se succéderont sur la scène des Nancyphonies dans le cadre du cycle Piano du Monde, trois générations offrant à entendre, chacun sur son terrain de prédilection, des monuments du répertoire.



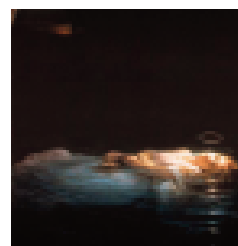
C'est "madame Liszt" alias France Clidat qui ouvre cette semaine de piano. Elle propose, outre un aperçu des oeuvres de son compositeur favori qui lui a offert son nom après un récital mémorable au théâtre du Châtelet, une première partie tout en contraste autour de Debussy, Chabrier et Albeniz. Trio de compositeurs qui offre un tour d'horizon de l'écriture pour piano à la charnière du 19^{ème} et du 20^{ème} siècle....

Jean-Philippe Collard prendra le relais de cette grande dame du piano le 20 salle Poirel. Ce virtuose de l'école française a choisi un programme propre à mettre en valeur sa dextérité et sa musicalité. Oeuvres oniriques et toutes entières tournées vers l'imaginaire, Gaspard de la Nuit de

Ravel et les tableaux d'une exposition de Moussorgski vous invitent à un

voyage dans les contes et les légendes, cruelles, poétiques et drolatiques, qui traversent l'imaginaire de la pensée occidentale. La pathétique de Beethoven, plus précoce, rappelle ce mouvement à la fois inquiet et intensément lyrique, au source du romantisme.

C'est le tout jeune Victorien Vanoosten, pianiste d'à peine 23 ans, qui finira la semaine le 21 à l'auditorium du conservatoire. Il s'affrontera pour cette première aux Nancyphonies aux compositeurs les plus emblématiques du romantisme. Chopin, Liszt, Beethoven, rien de moins. Un grand moment de virtuosité pour prouver que la valeur n'attend pas le nombre des années.



ACCORDEUR : TROUVER LE TON JUSTE

Parmi les très nombreux instruments de musique, l'un étonne par ses imposantes mensurations : il pèse 600 kilos, peut mesurer jusqu'à 3 mètres, possède 220 cordes en acier, et supporte une tension d'environ 20 tonnes... Ce mastodonte d'harmonie est pourtant parmi les benjamins de la famille instrumentale puisque les chiffres dont il s'agit décrivent les tailles standards d'un piano Steinway de concert, piano qui a vu le jour à la fin du 19^{ème} siècle.

Ce géant des plateaux qui ne se déplace qu'à grand renfort de machines ou de déménageurs spécialisés cache un mécanisme de haute précision, puzzle compliqué et ingénieux dont l'agencement à quelques millimètres près suffit à en métamorphoser l'âme et le chant. Régler et entretenir les différentes composantes d'un piano, de la touche à la corde, de la table d'harmonie au cadre, est un travail de haute précision laissé entre les mains d'un seul homme, l'accordeur. Personnage central des récitals et des concerts, allié des interprètes, l'accordeur ne se contente pas de respecter les hauteurs de note, il adapte l'instrument aux besoins du jeu des pianistes, aux contraintes acoustiques des salles, aux exigences des différents répertoires. Un bon accordeur de concert est denrée rare et l'on a connu certaines stars du piano qui ne se déplaçaient pas sans leur technicien attitré.

Aux Nancyphonies, ils sont toute une équipe à accomplir cette tâche essentielle. Parmi eux, Franck Guiocheau, accordeur et formateur au Mans, nous livre les ficelles d'un artisanat pas comme les autres puisqu'il est tout entier au service de l'art.

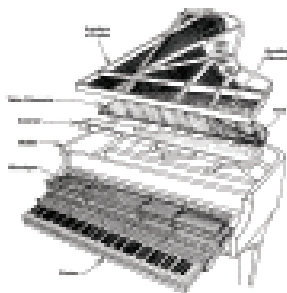
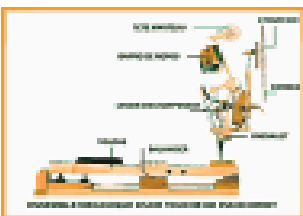
Franck Guiocheau est l'accordeur attitré du festival depuis plus de 10 ans ; véritable vétéran de l'organisation technique, il fait partie de l'âme des Nancyphonies qui lui doivent une large part de la qualité acoustique des concerts. Certains l'auront sans doute déjà vu, quelques minutes avant le début du concert, assis de trois quart face au piano, donner un dernier coup de clé pour parachever son travail.

Ce tourangeau d'origine, dont le père était lui-même accordeur, n'avait pourtant pas la vocation du métier. A tout prendre il aurait voulu être agriculteur ; mais à 17 ans, il décide de suivre le chemin paternel, non pas par facilité ou par obligation, mais par fascination pour le son du piano. Plus que l'exercice technique c'est ainsi le plaisir de l'écoute qui le pousse à s'intéresser à la "fabrication" de la musique. Ce son il l'entend bien sûr à l'atelier mais surtout au disque. Les piles de 33 tours qu'il écoutait tout enfant, avec une mention spéciale pour un enregistrement du 2^{ème} concerto de Rachmaninov avec le Philharmonique de Berlin, lui ouvrent l'univers infiniement varié du piano.

Puissance, finesse, justesse du son, les motivations de Frank touchent à la poésie ou pour le moins à un authentique amour de l'art. Attention toutefois, à nul moment il n'a voulu devenir instrumentiste. Il n'a pas choisi par défaut et confie que les quelques accordeurs venus au métier après avoir échoué sur les planches ne poursuivent jamais une longue carrière

Après quatre ans d'apprentissage à Clermont-Ferrand, Franck est officiellement accordeur réparateur de piano. On pourrait croire que l'histoire s'arrête ici n'égrainant désormais plus qu'une longue série d'accords. Il n'en est rien par la grâce subtile de cet artisanat pas comme les autres. Pour dire vrai, employé par celui qui fut son maître de stage, Frank s'ennuie, pire, il n'éprouve aucun intérêt pour son métier. Il se spécialise alors dans la réparation de la mécanique et de la structure des pianos, domaine qui flirte avec la lutherie et l'ébénisterie.

Il faudra pour que Frank redécouvre l'accord, le coeur du métier, qu'il découvre les interprètes ; cette "vraie" rencontre, qui comme toutes les autres dépend du hasard et des opportunités, le met sur le chemin d'Hugues Leclère, le directeur du festival. C'est ainsi qu'il prépare ses premiers instruments pour le concert et qu'il retrouve sa passion de jeunesse : la recherche du son... Cet enthousiasme pour la tâche la plus ardue du métier éclaire mieux le personnage : inventif, créatif il est à l'écoute des pianos qui passent entres ses mains et des artistes qui lui interdisent de tomber dans la routine. Ce que Franck recherche est un défi : il doit comprendre le désir des artistes, leur sensation musicale, et les traduire mécaniquement. A l'entendre il s'agit plus là



d'écoute, de sensibilité que de technique... et de s'extasier sur la faculté qu'ont les interprètes de toujours trouver les "mots justes" même s'ils ne sortent pas tout droit du jargon des techniciens.

Pourtant, pour satisfaire à ces exigences, il lui faut trouver un équilibre d'une précision diabolique. Car les accordeurs sont aussi des virtuoses. Ce qui fascine les amoureux du clavier et rend la tâche délicate pour les interprètes comme pour les techniciens est la structure même de l'instrument. Elle est complexe, mêlant les percussions et les cordes et provoque des résonances par sympathie qui font toute la magie du son, sa richesse et sa profondeur. Trouver l'équilibre entre la tension des cordes, la vitesse des marteaux, régler l'écart qui sépare ces pièces maîtresses (écart qui se joue au millimètre près), permettre au pianiste de ressentir ces nuances sur chacune des 88 touches du clavier, adapter l'instrument à l'acoustique de la salle sont autant de tâches fondamentales qui reviennent à l'accordeur. Bien plus qu'une recherche de la justesse, de celle que pourrait proposer un diapason électronique, Franck, comme ses collègues, recherche ainsi l'harmonie, l'alchimie parfaite qui permettra à chaque instrument de sonner le mieux possible.

On imagine que cette responsabilité et cette attention particulière font des accordeurs un auditoire peu ordinaire. Vous les reconnaîtrez en regardant avec attention, assis en fond de salle, à l'affût du moindre indice laissant croire que l'accord ne tient pas ou que l'instrument ne répond plus au jeu de l'interprète... Franck avoue avoir mis quelques années à pouvoir écouter un récital l'âme en paix. Le premier dont il a pu profiter pleinement date d'il y a seulement quelques années, lorsque Jean-Claude Penetier jouait à la Cour d'Appel de Nancy. La soirée commençait mal puisque l'une des cordes aigues avait cassée dix minutes avant l'ouverture des portes, rendant l'instrument inutilisable. Cette situation improbable a nécessité une bonne dose de sang froid et de maîtrise... suffisamment pour qu'une demi-heure plus tard, le pire étant arrivé, la tension se relâche et laisse place au seul plaisir du concert.

Vocabulaire

L'échappement : sans aucune référence à une volonté de fuite ce mot désigne une pièce essentielle du mécanisme du piano puisque c'est elle qui pousse le marteau vers la corde. Mais afin d'éviter que celui-ci ne se bloque ou ne casse la corde, elle s'arrête à mi-course, s'échappe, et laisse le marteau continuer librement sa course.

L'attrape : toujours dans la même veine du vocabulaire des gendarmes et des voleurs, ce mot désigne la pièce qui récupère le marteau une fois qu'il est allé frapper la corde.

Le double échappement : Ce mécanisme qu'on ne trouve que sur les pianos à queue permet, grâce à un ressort compressé par le marteau lorsqu'il retombe, de produire des notes répétées à grande vitesse, même dans les pianissimo.

Piquage : travail d'assouplissement des feutres recouvrant les marteau de façon à les assouplir et à leur permettre de produire un son homogène. C'est l'essentielle du travail d'harmonisation.

La chasse : résumé de cette stratégie digne d'un Clauzewitz, la chasse règle l'écart entre le marteau et la corde : sa hauteur varie de 45 à 48 millimètres pour un Steinway de concert.

440/442 : pomme de discorde entre accordeur et musicien, ésotérisme pour les néophytes, ces chiffres correspondent à des hertz et indiquent le nombre de vibrations par seconde qui parcourent les cordes. On accorde généralement à 442 lorsque le piano est accompagné d'un orchestre ou plus généralement d'instruments à vent et à 440 pour un récital.

CONCERT LES 15/07, 20/07 ET 21/07
PIANO DU MONDE

AU TEMPLE - FRANCE CLIDAT
SALLE POIREL - JEAN-PHILIPPE COLLARD
AUDITORIUM DU CNR - VICTORIEN VANOOSTEN

COMMENT NOUS JOINDRE

Nancyphonies
BP 50724
54064 Nancy cedex
Tel : 03 83 96 43 24
Fax : 03 83 98 06 00
contact@nancyphonies.net
www.nancyphonies.net

GRAND SIÈCLE : PARCOURS EN PEINTURE ET EN MUSIQUE

Siècle complexe que ce 17^{ème} à la fois dogmatiquement rigoureux et inventeur du libertinage. Le profane se déploie comme jamais auparavant sur une pensée en pleine révolution.



Après les guerres de religions, matérialisées en France par des luttes sanglantes pour s'emparer du pouvoir royal, malgré l'omniprésence de l'Eglise et sa surveillance stricte qui amènera Descartes à publier certains de ses textes à Amsterdam et Molière à renoncer prématurément à son Misanthrope, un esprit profane souffle sur le 17^{ème} siècle.

Le plaisir du spectacle et des grandes fêtes, tels que Louis XIII mais surtout le tout jeune Louis XIV les apprécie, y fait beaucoup. Le roi soleil, à son levait, passionné de danse et fin stratège de la vanité de ses vassaux, mobilise autour de lui une pépinière de talents. Il en résulte des fêtes merveilleuses capables d'effacer des mémoires, ainsi que l'espère le monarque, l'insolence aristocratique et la finesse de goût de Fouquet. L'intendant général a payé au prix fort la magnificence qu'il avait su donner au plaisir et au spectacle. Protecteur des arts, il réunissait alors parmi ses fidèles des personnalités telles que Mmes de Sévigné et de Scudéry, Molière et surtout la Fontaine. Le fantasque fabuliste, fidèle de la première heure, goûte à la liberté de ton et de jugement qui règne à Vaux le Vicomte. On en connaît les échos dans ses fables, on sait moins qu'il en use pour notre plus grand divertissement à la rédaction de nombreux contes rappelant la légèreté licencieuse du Décaméron...

Le jeune Louis XIV aura compris la leçon de Fouquet et commande à son tour à Molière, Lully, Racine, Vatel, le Nôtre et consorts des soirées d'une incroyable splendeur. Versailles, le plus grand théâtre du monde, en est aussi le centre grâce à la fascination qu'exerce l'oeuvre totale créée par ces talents mis ensembles... Et peu importe s'il faut pour cela détourner des rivières pour alimenter les fontaines du château ou faire dépendre son existence de l'heure de la marée...

L'esprit s'évade grâce à l'art. Il joue certes sur le plaisir du "divertissement" honni par Pascal mais se répand avec bonheur à la cour comme à la ville. Les "précieuses" comme les authentiques protectrices des arts font de leurs hôtels particuliers du Marais des lieux de rendez-vous où création et critiques fabriquent le goût et les courants artistiques. Voiture y fait l'insolent, Corneille y participe, Molière les tourne en dérision... Mme de Rambouillet, l'initiatrice de ces réunions mondaines et culturelles, est bientôt suivie par la comtesse du Plessis-Guénégaud, Mme Scarron, Mme de Sablé, Mme de Sully et la fameuse Mlle de Scudéry.

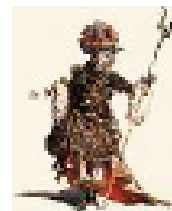
Les jeux et les bons mots, dans le fameux esprit à la française qui se nourrit de réparties laudatrices ou assassines, participent de ce culte parfois excessif, voire "ridicule" du bien dire et du bien penser. Passionné d'art et de culture, l'esprit grand siècle contourne les règles de bienséances ; Racine le premier use des traditions antiques pour mettre en scène les passions humaines ; Molière, le troubleur, s'autorise d'impensables audaces. La profession de foi humaniste de l'acte 2 de son Don Juan n'est pas des moindres. Jurer pour "l'amour de l'humanité" est sans doute plus subversif encore pour le "grand seigneur méchant homme", libertin au sens premier du terme, que de collectionner les conquêtes féminines.

Car le libertinage, philosophique et érotique, est également une invention de ce siècle en effervescence. Le très célèbre Cyrano de Bergerac fait partie de ces libres penseurs dont le principal combat demeure la liberté de la pensée et du corps.

Voilà le défi que lance tout un siècle. Descartes a créé la conscience du "Je pense", les artistes s'en emparent avec bonheur. Derrière un monde de stuc et de décors de théâtre aux machineries sophistiquées, au-delà des masques antiques ou des bienséances toujours conservées, se lève un nouveau visage de l'homme, une liberté mesurée et chèrement acquise face aux dogmes. Et même si après plusieurs dizaines d'années de règne le roi soleil tombe en dévotion sous l'influence de la Maintenon, ce que les artistes du 17^{ème} et les esprits libertins auront conquis, rien ne l'effacera plus.

La petite histoire

Jean-Baptiste Lully reste dans les mémoires comme un musicien exceptionnel dont les inventions harmoniques révolutionnent la musique et un homme complexe, souvent décrié. Italien d'origine modeste, son talent de violoniste et d'improvisateur l'amène à occuper à la Cour un poste de première importance puisqu'il fut nommé Surintendant de la musique. Inventeur de cette charge, il l'a conservée jusqu'à sa mort. Cette longévité est certes due à son succès mais également à sa soif de reconnaissance. Il ne s'embarrasse pas des mouvements de cour, favorables ou non, et assoit sans ménagement sa domination sur la musique parisienne. Cette suprématie prend une telle importance qu'il acquiert le droit d'écrire pour le roi à l'exclusion de tout autre compositeur. On connaît sa brouille avec Molière, même si les mobiles en demeurent obscurs. Querelle de pouvoir ? Ce ne serait pas la première pour cet homme ambitieux qui a su obtenir et conserver les faveurs de son monarque malgré une homosexualité notoire et un goût prononcé pour le plaisir et les soirées de cabaret.. Personnage flamboyant, tout entier attaché au spectacle, il a irrigué de son énergie et de son inventivité les fêtes versaillaises. Comme Vatel, il est mort à la tâche. Mais contrairement au cuisinier, ce fut par accident et non volontairement. Lully a été en effet rongé par la gangrène après s'être planté dans le pied le bâton de chef servant à battre la mesure. Ce bâton qui à l'époque mesurait plus d'un mètre était muni à son extrémité d'une pointe en fer qui fut fatale à ce bon génie du 17^{ème}. Il a été remplacé par une baguette plus inoffensive au 19^{ème} à l'initiative du chef Hans von Bullow.



**VISITE & CONCERT LE 19/07
AU MUSÉE DES BEAUX ARTS**

LE GRAND SIÈCLE PROFANE

**DALANCIO GONZALEZ, TÉNOR
ANNA FERRER, PIANO**

CÔTÉ JARDIN



Les musiciens, un fois sortis de scène, connaissent une vie moins passionnante et moins musicale qu'on pourrait le croire. Car le métier de soliste est plein de contraintes. En premier chef celle des déplacements, casse tête à géométrie variable au gré des concerts et des tournées. La question la plus fréquemment posée aux organisateurs par les artistes porte sur l'heure d'arrivée des trains, les moyens

d'accessibilité en avion ou le chemin le plus rapide pour atteindre la côte d'Azur depuis Nancy via la Bretagne. Ce mouvement perpétuel représente pour les plus fameux des instrumentistes l'équivalent en kilomètres de plusieurs tours du monde par an.

Ce parcours bohème porte avec lui les traditionnels ennuis des grands voyageurs, faire les valises, trouver l'hôtel, s'adapter aux décalages horaires, aux villes, aux pays, aux coutumes...

Rançon du succès et apanage des grands solistes, ces tracasseries quotidiennes sont sans commune mesure avec les embûches que rencontrent les

jeunes instrumentistes ou les musiciens "du rang". Concerts improbables pour les mariages ou les restaurants haute gamme, cours dispensés à de jeunes élèves peu motivés, série d'orchestres sans intérêt, corporatisme,... Ce lot quotidien des interprètes de l'ombre fait le coeur du spectacle d'une jeune harpiste qui a décidé d'en rire.

Elle monte sur les planches pour une découverte ironique et décoiffante des coulisses de la vie des anonymes de la musique .. ou tout ce que vous avez voulu savoir sans jamais oser l'imaginer...

SPECTACLE COMIQUE LE 16/07

A L'AUDITORIUM DU CNR

SOPHIE LA HARPISTE